

**LA FLEUR ET LA BURE
SYMBOLIQUE D'UN ATTRIBUT
SACRE**

PAR LUC THEVENON

Flore, dans la mythologie, fait fleurir les arbres et préside à tout ce qui fleurit. En Grèce, c'était Chloris à qui Zéphir accorda, par amour, de régner sur les fleurs des jardins et des champs cultivés.

A Rome, Flore est symbole du Printemps ; son mois est avril, sa fête, les "Floralia", le 28 de ce mois (cf. Ovide dans "Les Métamorphoses", Pline,...). Flore offrit un lys à Junon qui, grâce à ce simple contact, mit au monde Mars, nom aussi du premier mois du Printemps.

Le Printemps est encore la saison de Vénus qui préside à la végétation et aux jardins. Sandro Botticelli dans son Allégorie du Printemps (c. 1478, Florence-Offices) parsème la chevelure, le collier, la robe de Flore de pâquerettes sur un somptueux tissu. La pâquerette symbolise le renouveau : elle éclot à Pâques moment de la véritable entrée dans le Printemps ; c'est une reprise de la tradition païenne du "renouveau". On va donc la reconnaître parmi les herbes des pelouses du Jardin de Paradis où elle évoque, avec ce renouveau, la simplicité, la modestie et les saints peuvent la fouler de leurs pieds nus. Pâquerette n'a pas pour étymologie Pâques. Cette plante fleurit pendant plusieurs mois et c'est à "pasquis, pasquier", signifiant pâturage en vieux français, qu'il faut rattacher son nom. (1)

Le Jardin de Paradis est l'un des premiers symboles fleuris de l'art chrétien ; il est déjà évoqué par des mosaïques des Vème et VIème siècles (à Rome : *Ste-Constance -IVème, ou SS. Corne et Damien - VIème* ; à Ravenne : *St-Vital - 530/47, ou St Appolinaire -in-classe VIème*). Dans ce lieu de délices les fleurs se multiplient. Leurs couleurs variées et délicates, leurs parfums suaves, leurs textures soyeuses ou veloutées, réjouissent les sens des élus ; quand ils en franchissent la porte, au terme de la Via Veritatis, les anges les couronnent de roses.(2)

Jusqu'à la fin du premier millénaire, l'utilisation des fleurs dans les oeuvres d'art reste discrète et limitée. Sur les sols et dans les fonds, portée par un personnage, la fleur se réduit à une petite corolle, parfois à un simple point. L'époque gothique va en multiplier l'usage et en transcender la représentation. Dès le XIIIème siècle les espèces se diversifient. Au XVème siècle, avec le Gothique International, dans le contexte de l'Automne du Moyen-Age, amorce d'un déclin, mais aussi délire des palettes, la fleur occupe une place exceptionnelle. Les études botaniques connaissent un grand engouement et les miniaturistes d'Italie du Nord la détaillent avec minutie et précision dans les marges de manuscrits célèbres, très appréciés dans les cours françaises sous le nom "d'Ouvraige de Lombardie". A la fin du XVème on les imite de la Flandre à la Méditerranée, en particulier à la cour du roi René où les artistes nordiques sont nombreux (*Enguerand Quarton, diocèse de Laon c. 1410-Avignon 1462 et Barthélémy d'Eyck, flamand actif d'abord en Anjou, puis en Provence entre 1440 et 1470*).(3)

C'est au cours de ce XVème siècle que le thème du Jardin de Paradis (Paradis devient synonyme de "petit jardin") évolue en Hortus conclusus lieu de beauté et de bien-être où séjourne la Vierge (quelquefois en Pastourelle) entourée des quatre Vierges Capitales (Marguerite, Catherine, Barbe et Dorothée) et de saints. Ce jardin clos symbolise la chasteté de Marie. Un muret doublé d'une roseraie le ferme. On y reconnaît les principales fleurs qui vont servir d'attributs aux scènes liturgiques et à leurs personnages les plus importants :

- lys blanc de la pureté, ancolie ou colombine bleu tendre de la mélancolie, de l'innocence, et personnifiant le Saint-Esprit, oeillet pourpre ou carminé de la charité, de la virginité. Il voisine souvent avec le narcisse, plante du paradis par excellence et la violette modeste et timide.(4)

- Pâquerettes, violettes, muguet tapissent le sol herbeux des Vierges d'Humilité, invention de la seconde moitié du XIV^{ème} siècle d'inspiration franciscaine qui connaît au XV^{ème} une grande popularité. La Vierge à l'Enfant n'est plus sur un trône monumental, en Maesta, elle est simplement assise sur le sol, souvent pieds-nus, enveloppée d'un manteau qui laisse deviner une mise modeste. Ce thème se retrouve identique dans toute l'Europe.(5)

Aux fleurs citées, s'ajoute la rose dont le destin est particulier. Rouge, blanche, jaune (c'est-à-dire or), elle rassemble les symboles de la Vierge et du Christ : joies de l'enfance, douleurs de la Passion, triomphes de la Résurrection et du Couronnement dans les cieux.

Suivant le chef-d'oeuvre d'un orfèvre parisien en 1404, (*le Petit Cheval d'or d'Altoetting offert par Isabeau de Bavière à Charles VI*), Jardin de Paradis et Hortus Conclusus cèdent la préférence à un décor de roses entourant la Vierge et l'Enfant pour lequel les historiens de l'Art se sont évertués à trouver des titres qui différencient les oeuvres sans y parvenir devant leur nombre :

Vierge au jardinet, buisson, plates-bandes de roses, à la tonnelle, haie, treille de roses. La source en est le Cantique des Cantiques (4-12) où la Sulamite est comparée à une rose. Sous l'impulsion dominicaine, la rose participera au prodigieux succès du culte du Rosaire (6). La Vierge à la Rose devient un lieu-commun iconographique.(7)

La rose, les roses, couronnent des personnages divers (ex. Ste-Agnès dont l'attribut habituel est un agneau) ; elle participe à des miracles qui popularisent la charité exemplaire.

Le miracle du tablier de roses, grand classique de l'hagiographie, se retrouve dans les légendes concernant Saintes Elisabeth de Hongrie, Elisabeth de Portugal (sa petite -nièce), toutes deux franciscaines, comme St-Diègue d'Alcalà ; et encore chez les saintes Rose de Viterbe, Roseline de Villeneuve, Speciosa, Fine, Zita, Mathie, Casilde de Tolède... sur le même canevas et, bien sûr, en hiver (cf. en annexe un tableau non exhaustif des saints héros de ce miracle).

Une charité effrénée leur fait apporter chaque jour de la nourriture à des miséreux qui se groupent de plus en plus nombreux aux grilles du château, du monastère, de la cuisine... Le père, le mari, le supérieur, l'abbesse..., interdisent donc cette pratique. Le saint passe outre et, surpris alors qu'il porte la nourriture dans son tablier ou sa bure, se voit intimer l'ordre d'en lâcher les pans : des roses se répandent en cascade sur le sol.

Les principaux ordres religieux se sont fait un point d'honneur de compter dans leurs rangs (sous leur bure) des saintes à nom de rose :

- Roseline de Villeneuve, pieuse chartreuse des Arcs (où elle est née en 1250) et son doublet de la chartreuse papale à Villeneuve-lès-Avignon ;

- Rosalie de Paterme tertiaire augustine (récupération de l'ordre) du XII^{ème} qui eut droit à une Assomption ;

- Rose de Viterbe, franciscaine du milieu XIII^{ème} ;

- Rose de Lima, dominicaine péruvienne, première sainte du Nouveau Monde (morte en 1617), culte introduit à Nice par les Della-Doria qui fondent une chapelle à la Sainte dans la cathédrale Ste-Réparate.(8)

Ste Dorothée, fêtée le 06 février, reçoit, elle, un panier de roses.

La vie de Sainte Dorothée n'est qu'un roman édifiant, popularisé au XIII^{ème} siècle par la Légende dorée. Son nom grec, composé des mêmes éléments que le prénom masculin Théodore, mais inversés, signifie don de Dieu. C'est ce qu'on appelle un nom Théodore. Fille d'un sénateur de Cappadoce, Dorothée serait née à Césarée et aurait été décapitée sous Dioclétien en 304, sans que les supplices préalablement subis, aient pu ébranler sa foi.

De sa passion l'art n'a retenu qu'un poétique épisode. Sur le chemin du supplice, elle rencontra le scribe Théophile qui, s'approchant d'elle, lui dit ironiquement : "Si tu vas au jardin du Paradis, tu m'enverras des fleurs et des fruits". Dorothée lui répondit avec confiance : "Il en sera ainsi". Au moment où elle adressait à Dieu sa dernière prière, elle vit apparaître devant elle un ange au manteau de pourpre, à la chevelue scintillante d'étoiles, qui lui offrit une corbeille de pommes et de roses du Paradis. "Apporte-les, dit-elle, à Théophile". Elle reçut alors le coup mortel et Théophile l'incrédule se convertit et fut aussitôt décapité aux côtés de la sainte!

Dorothée est, avec Stes Barbe, Catherine et Marguerite, une des quatre "Virgines capitales".
(9)

La rose est aussi l'attribut d'innombrables saints (Thérèse d'Avilà, Thérèse de Lisieux, etc.).

Et dans un domaine plus léger : la belle Rosamonde maîtresse d'Henri II Plantagenet,... la Belle Rosine maîtresse, puis épouse morganatique de Victor-Emmanuel II (1820-1878) roi d'Italie en 1861 surnommé "il re galantuomo" (le roi gentilhomme) ; Rose Vercellana, niçoise née rue du Château en 1833, fut faite comtesse de Mirafiori.(10)

Venons-en au lys, autre fleur mariale, qui n'apparaît dans l'art chrétien qu'à la fin du XIII^{ème} siècle et qui est pourtant abondamment citée dans le Cantique des Cantiques "Je suis le narcisse du Sarön, le lys des vallées...". Dans l'iconographie, il est précédé par le rameau d'olivier symbole de l'Immaculée Conception, comme le précise en 1400 le franciscain Daniele Agricola. Et dans le "Corona Duodecima Coronarum Virginis Mariae" Marie est comparée à un olivier aux racines amères. Et puis les Siennois (*comme Simone Martini, mais aussi Giovanni di Paolo, Sani ai Pietro, etc.. répugnaient à trop célébrer le lys emblème de la rivale florentine...*). (11)

L'Annonciation est une fête du Printemps (25 mars) comme l'enseigne St-Bernard : "Nazareth veut dire fleur. Ainsi la fleur voulut naître d'une fleur, dans une fleur et dans la saison des fleurs"...Mars naît de Junon effleurée par un lys. Il est l'attribut de la pureté physique mais aussi spirituelle qui permet le dialogue direct avec Dieu et, à la limite, favorise des visions extatiques :

- mariage mystique de Ste-Catherine d'Alexandrie,
- la Vierge remettant à St-Antoine l'Enfant Jésus,
- Ste-Brigitte dialoguant avec le Christ son fiancé.(12)

Et comme pour la rose, les grands ordres monastiques le revendiquent pour leurs chefs visionnaires grâce à l'intermédiaire de :

- St-Joseph, Ste-Claire d'Assise et St-Antoine par les franciscains ;

- St-Dominique et Ste-Catherine, mais aussi St-Thomas d'Aquin par les dominicains ;
- St-Nicolas de Tolentino par les augustins ;
- St-Simon Stock, St-Albert le Grand, St-Jean de la Croix par les carmes ;
- St-Philippe Benizzi par les servîtes (*il est aussi patron de Florence !*) ;
- St-Antonin évêque de Florence, etc.. (13)

Mais le lys n'a pas l'exclusive de symboliser l'Annonciation ; ce peut être l'œillet, soit avec lui (*et l'ancolie : Barthélémy d'Eyck à Aix-en-Provence*), soit seul (*Carlo Braccesco documenté de 1478 à 1501*), (14)

L'œillet rouge évoque l'amour pur, l'amour sacré, l'amour que Dieu ne cesse de porter aux hommes. Le rouge traduit l'amour divin, le St-Esprit, le feu des sacrifices offerts au Seigneur (*cf. Mantegna dans sa Vierge de la Victoire, 1495-96, Louvre*).

L'iris bleu, couleur mariale, peut lui aussi avoir place dans l'Annonciation.(15). Or cette fleur qui ressemble à une lance évoque les futures douleurs de Marie au long de la Passion.

Le vase de fleurs devient, dès la fin du XVème siècle, une nature morte, tout en conservant les valeurs hautement symboliques de celles qu'il contient.

Le cas du triptyque Portonari, exécuté vers 1475 (*c'est la date de la Pieta de Louis Bréa*) par Hugo van de Goes, frère convers augustin de Gand, pour l'église St-Egide dans l'hôpital Sa Ma Nuova à Florence. Le panneau central représente l'Adoration des Bergers ; au premier plan (*à hauteur des yeux et dans une perspective qui prolonge la table d'autel, dans la disposition d'origine -l'oeuvre est aux offices depuis 1900-*), sont placés deux magnifiques vases de fleurs, auxquels s'ajoutent des fleurs sur le sol et une gerbe de blé.

Le nombre, la couleur, l'espèce de chacune de ces fleurs constituent un commentaire sur la signification religieuse de la naissance, la vie et la mort de Jésus. Ce sont aussi toutes des fleurs "mariales".(16)

L'iris bleu évoque la Vierge et aussi le surnaturel, l'éternité divine, l'immortalité humaine ; c'est un emblème divin, païen comme chrétien, laïque comme religieux ; le symbole royal par excellence du bleu, évoque ici la royauté du Christ ; (17)

L'iris blanc équivaut au lys blanc : symbole marial, évocation de la pureté, ici de l'Immaculée Conception ;

Le lys rouge signifie le sacrifice, le sang de la Passion ; il est aussi le symbole de Florence, or le triptyque fut réalisé pour une église de cette ville. Le lys rouge est celui des Guelfes ; les Gilellins avaient le lys blanc. Or Florence et les Médicis sont Guelfes;

L'ancolie (*Aquilegia vulgaris*) est l'innocence de Marie et le St-Esprit. On peut gloser (*au sens premier*) sur le nombre de ses fleurs : 7 + 1 fanée (*7 vertus du St-Esprit + brièveté, fragilité de la vie : JOB*). La description naturaliste, comme de l'ensemble, est parfaite ; (18)

L'œillet rouge traduit la charité de la Vierge ; ses trois fleurs symbolisent aussi les trois clous dans la Passion ;

La violette est l'humilité, la modestie : il y en a 20 répandues sur le sol ; La pensée blanche représente l'homme dans sa méditation et sa réflexion ;

Le vase de Gauche, est un albarello espagnol (c. 1430-40) dont un exemplaire identique est conservé à l'Hispanic Society of America de New-York ; son décor de grappes évoque le sang divin (19). La gerbe est le pain, c'est-à-dire le corps du Christ, or Bethléem signifie "pain fait de froment".

Dans l'iconographie médiévale on ne trouvera pas la tulipe, pourtant emblématique des Flandres et Pays-Bas, pays dont de nombreux artistes étaient des spécialistes des fleurs. Elle n'a été introduite en Europe, importée de Turquie par un ambassadeur de l'Empereur Ferdinand, que vers 1560. Son calice rappelle le turban oriental (*en turc tûlbend*). On la cultiva d'abord à Augsbourg, puis à Harlem où la tulipomanie devait ruiner de nombreux spéculateurs (20).

Dès la fin du XV^{ème} siècle, le vase de fleur commence à être traité en nature morte, c'est-à-dire en motif ornemental indépendant d'une iconographie religieuse et isolé sur un panneau. L'un des premiers exemples en est donné par Memling avec le revers du portrait d'un jeune italien peint vers 1485/90. Il devait faire partie d'un triptyque ; mais quand celui-ci était refermé on ne voyait plus qu'un vase italien orné d'un IHS posé sur un tapis oriental et contenant lys, iris et pensées. Que représentait le revers de l'autre volet ? Peut-être encore un sujet religieux ? C'est en tout cas le point de départ de la nature morte, mode qui prisera particulièrement les fleurs. (21)

A la même époque, le portrait est souvent agrémenté de fleurs symboliques évoquant l'amour déjeunes mariés, ou la sagesse responsable de l'homme (22)

La Renaissance et, plus encore, le Maniérisme, vont transférer la fleur dans le tableau de genre avec des aspects très originaux, dont l'influence parfois discrète, voire souterraine, s'exercera jusque dans la peinture moderne : Arcimboldo (*Milan 1527-93*) exercera des influences jusque sur Magritte (*belge 1898-1967*).

Puis la fleur, passant de la nature morte au trompe-l'œil, recouvre souvent le thème de la Vanité : la fleur pour la vue, l'odorat - la musique pour l'ouïe - le fruit pour le goût - la fourrure pour le toucher. Les Hollandais deviendront les grands spécialistes des bouquets en trompe-l'œil atteignant une perfection spectaculaire. Précisons qu'à partir de la seconde moitié du XVI^{ème} et au siècle suivant, les fleurs se multiplient dans l'art parce que des variétés nouvelles sont introduites en Europe. Or de nombreuses variétés cultivées dans l'Antiquité avaient quasiment disparu du monde occidental au Moyen Age. Ainsi, fin IX-X^{ème}, on connaît tout au plus quatre sortes de roses dont gallica, rubiginosa et alba. (23). Mais le symbole religieux n'est pas abandonné et les couronnes de fleurs encadrant un saint, ou même la Vierge, avec ses symboles, notamment dans les Rosaïres, perdurent aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. (24)

NOTES

(1) Fra Angelico, Expulsion du Paradis, détail de l'Annonciation de 1430/32 du Prado, Madrid. Giovanni di Paolo, Le Paradis, c. 1440, New-York, MET-fonds Rogers et Expulsion du Paradis (détail), c. 1440, New-York, MET-coll. Lehmann.

(2) Andrea di Firenze, Entrée au Paradis, détail de la Via Veritatis, fresque de Sa Ma Novella, Florence.

(3) E. Quarton, Missel de Jean des Martins, 1466, F 291 v#, Paris, B.N. B. d'Eyck, Heures à l'usage de Rome, c.1448, F 13, New-York Pierpont Morgan Lib.

(4) Maître du Rhin, Vierge dans le Paradis, c. 1410, Franckfort, Stadel. Kunst museum.

(5) Parmi beaucoup de vierges d'Humilité, deux identiques : Bartolomeo da Camogli, 1346, Palerme, Gai. Naz. et Anonyme tchèque. Madone de Vysehrad, post 1350, Prague, St-Georges.

(6) Le choix est vaste : Stefano da Zevio, c. 1430, Vérone, Castelvecchio ; Stefan Lochner, c.1448, Cologne, Wallraf-Richartz ; Martin Schongauer, 1473, Colmar, St-Martin ; Maître de Ste Lucie, c. 1480, Détail, Inst. of. Arts ; Mathias Grunewald, 1517/20, Stuppach...

(7) Louis Bréa, Rosaire, 1512/13, Taggia, dominicains ; anonyme provençal, Miséricorde et Rosaire, 1556, Bezaudun-les-Alpes, N.-D. de Vie.

(8) Leur iconographie est considérable et dépasse largement le cadre du Moyen-Age : Murillo (Ste Rose de Viterbe), Zurbaràn (Stes Elisabeth de Portugal, Casilde de Tolède), Van Dyck (Ste Rosalie de Palerme)... Citons Gentile da Fabriano, Ste Rose de Viterbe, Urbino, Gai. Naz. ; Giovanni da Asolo, Maesta et Ste Elisabeth de Hongrie, c. 1530, Nancy, Beaux-Arts ; plus près de Nice, Anonyme Ligure ou Lombard, Maeste et St Diègue d'Alcatà, fin XVème, Menton, Carnolès.

(9) L'iconographie de Ste Dorothee, très répandue en Europe germanique et centrale, est exceptionnelle chez nous. Citons une petite toile ovale anonyme du milieu XVIIème conservée à CONTESSA ; elle a figuré dans l'exposition présentée aux Archives Municipales de Nice en décembre 1995.

(10) Portrait au musée Masséna : Jean-Baptiste BONJOUR (1801-1882), huile sur toile, c. 1860, 95 x 78 (ovale), don du docteur Paul FUNEL en 1920, N° INV. : 155.

(11) Simone Martini, Annonciation, 1333, Florence, Offices : si le lys est représenté dans un vase en arrière-plan, c'est un rameau d'olivier que présente l'archange Gabriel.

Pour les vases remplis de lys, les innombrables "Annonciation" fournissent des exemples variés : Louis Bréa, Annonciation, 1499, Lieuche, paroissiale ; idem, Annonciation des Asdente, c. 1494, Taggia, dominicains...

(12) Louis Bréa, triptyque de l'Assomption, détail : mariage mystique de Ste-Catherine, 1495, Savone, musée diocésain.

(13) Quelques exemples régionaux :

St-Antoine de Padoue : Giovanni Canavesio polyptique, c. 1485, Lucéram, paroissiale.

St-Dominique : G. Canavesio, polyptique, c. 1490, Taggia, dominicains.

Ste-Catherine : Louis Bréa, triptyque, 1488, Taggia, dominicains.

St-Nicolas : Antoine Ronzen, triptyque, 1524, Puget-Théniers, paroissiale.

St-Antonin : Anonyme Ligure, éléments de triptyque, 1594, Levens, paroissiale ;

Pietro Francesco Sacchi, panneau avec SS. J-Baptiste et Thomas d'Aquin porteurs de lys, 1526, Gênes, Sa Ma di Castello.

(14) Barthélémy d'Eyck, Annonciation de Pierre Corpici, 1443/45, Aix, La Madeleine. Carlo Braccesco, Annonciation, 1490/95, Paris, Louvre.

(15) Anonyme florentin, Annonciation aux iris, 2ème moitié XVème, Florence, église S. Spirito.

(16) Hugo van des Goes, Triptyque Portinari : Adoration des Bergers entre le banquier Tommaso Portinari et Madeleine Baroncelli son épouse et leurs Saints patrons. Huile sur bois, 253 x 586 cm., c. 1476/78, Florence, offices.

(17) La disposition des cinq pétales de l'iris, sorte de lance à barbules, illustre aussi les Cinq Brandons de la vierge, les cinq flammes ou cinq plaies du Christ ; jusqu'au XVème siècle on invoquait la "Vierge aux Cinq douleurs".

(18) Job (14-1) : "Semblable à la fleur, l'homme s'épanouit et se fane dans la même journée ; il s'efface comme une ombre".

(19) Il souligne le commerce établi entre Valence et les Flandres en matière, notamment, de céramiques. Ces albarello espagnols sont fréquents dans la peinture nordique au XVème. De même, chez Memling, Robert Campin, etc.. on trouve des vases, ou des cruches, très ventrus au décor noir sur fond blanc, qui sont italiens.

(20) Sur l'introduction de la tulipe en Europe et la tulipomanie qui s'en suivit, cf. : Les natures mortes, Taschen, pp 140 et sq. et p. 207 (notes).

(21) Hans Memling, panneau de chêne, 29,2 x 22,5 cm, Madrid, Coll. Thyssen.

(22) Maître de Francfort, Le peintre et son épouse (panneau de mariage ?), 1480, Anvers musée des Beaux-Arts.

Hans Holbein, Georg Gisze aux oeillets, 1532, Berlin, Gemäldegalerie.

(23) Parmi de multiples exemples : Roelant Savery, bouquet et souris, 1612, Vaduz coll. primatiale.

Ambrosius Bosschaert, vase de fleurs dans une niche, c. 1620, La Haye, Mauritshuis.

(24) Dans notre région, parmi les plus caractéristiques :

Jean André, Rosaire, 1661, Pierrefeu (Estéron) paroissiale ;

Anonyme niçois, rosaire, mi-XVIIème, Cuebris, paroissiale (où l'Enfant brandit une rose monumentale).

ROSES

ATTRIBUT, MIRACLE DU TABLIER

MIRACLES DIVERS (tombe, lit,...)

Ste ROSALIE de Païenne (1130-1160) - 4 septembre. Augustine (culte récupéré par cet ordre) - Couronnée de roses par Jésus. Bénéficie d'une Assomption. Protège de la peste et des tremblements de terre. Culte à Nice à partir de 1631. Anton Van DYCK : une dizaine de toiles.

Ste ROSE de Viterbe (1235-1252) - 6 mars - Franciscaine tertiaire - canon. 1457 - Meurt au couvent Ste Marie des Roses à Viterbe. Gentile da Fabriano, Urbino Gai Naz.

Ste ROSEUNE de Villeneuve (Jeanne dite... Les Arcs 1250 -). 11 juin - Chartreuse -Cousine d'Elzéar de Sabran. Buisson de Roses sur sa tombe. Doublet : Ste Roseline de la chartreuse papale à Villeneuve-lès-Avignon.

Ste ROSE de Lima (Lima 1586-1617) - 30 août - Dominicaine tertiaire - Canon. 1673 -Bénéficie d'une Assomption. Pluie de roses sur le Vatican pour convaincre Clément LX, réticent, à la canoniser (1673).

Ste CASUDE de Tolède ou de Burgos (martyrisée à Burgos, c. 1080) - Musulmane dont la charité pour les Chrétiens prisonniers la fit se convertir après le miracle du tablier - Zurbaràn, Murillo.

Ste ELISABETH de Hongrie ou de Thuringe (Presbourg 1207-1231) - 1er nov. - Franciscaine tertiaire - canon. 1235 - Fille du roi André II de Hongrie ; épouse Hermann margrave de Thuringe.

Ste ELISABETH de Portugal (1271-1237) - 8 juil.- Franciscaine tertiaire. Canon. 1625 - Fille du roi d'Aragon ; épouse Denis de Portugal ; petite-nièce de la précédente. Miracle du tablier : pièces d'argent muées en roses. Murillo.

Ste FINE de S. Giminiano (1239-1254) - 12 mars - Son grabat mortuaire se couvre de fleurs symboles du Paradis (car morte au début du Printemps). Gozzoli, Ghirlandajo.

Ste MAUDE de Troyes, servante d'un boulanger. Miracle du tablier.

Ste NOTBURGE de Rathenberg (1265-1313) - 14 sept. - Servante tyrolienne chez un paysan puis chez le comte de Rothenburg ; sa charité légendaire suivant ses légendes forgées au XVIIème, la conduit à nourrir les miséreux - lait transformé en lessive, pains en fleurs...

Ste SPECIOSA sainte italienne du VIIIème s. dont les reliques sont transférées à Hildesheim en 962 par Ottwin, évêque de ce lieu.

Ste ZITE de Lucques (c 1220-1278) - 27 avril - Canon. 1696 - Servante 48 ans durant de la famille Fantinelli de Lucques.

Ste DIEGUE d'Alcalà (fin XIVème - 1463) - 13 nov.- Franciscain espagnol - Diego - Jacques. Cuisinier du couvent. Pratique la lévitation : cf. Murillo "La cuisine des anges" (qui cuisinent à sa place). Distribution très excessive de pains aux pauvres, ce que lui interdit son gardien qui charge le Fr. portier du contrôle - miracle du tablier. Annibal Carrache, Rome, St-Jacques-des-Espagnols (tablier) ; Zurbaràn, Madrid, Fon Lazzaro ; Murillo, Madrid, Acad. San Fernando...

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- CHASTEL André, Les jardins et les fleurs, in revue de l'Art N°51, Flammarion, 1981, pp. 42 à 49.
- CHOPY Etienne, L'Annonciation, Ed. AGEP, Marseille, 1991.
- COAST Peter, Les fleurs dans l'histoire, Livre de Lausanne, Lausanne, 1970.
Flore en Italie. Symbolique et représentation de la fleur dans la peinture italienne du Moyen-âge et de la Renaissance, Cat. Expo, musée du Petit Palais, Avignon, 1991.
- GILLES René, La symbolique dans l'art religieux, Paris, 1961.
- HALL James, Dictionnaire des mythes et des symboles, Ed. Gérard Montfort, Paris, 1994.
- JORET Charles, Les plantes dans l'Antiquité et au Moyen-âge, histoire, usage et symbolisme, Ed. Slatkine, Paris, 1975 (reprint des éd. de 1897 - 1904), 2 volumes.
- LEGENDRE Catherine, Le symbolisme des plantes au Moyen-âge, Catalogue d'exposition, Ed. Histoire et Jardins, St Jean-aux-Bois.
- LEVI d'ANCONA Mirella, The garden in the Renaissance. Botanical symbolism in Italian painting, Florence, 1977.
- MAUR-RYELAND R., Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique, Paris, 1988.
- MITCHELL Peter, Les fleurs, Coll. Grands Thèmes, RMN & SCALA, Paris, 1992.
- PILLARD-VERNEUIL Maurice, Dictionnaire des symboles, emblèmes et attributs, Ed. Slatkine, Paris-Genève, 1981.
- POMME de MIRIMONDE Albert, Fleurs et fruits du Paradis, in L'Oeil n°6, décembre 1967.
- POMME de MIRIMONDE Albert, Les instruments de musique et le symbolisme floral à l'exposition de peinture espagnole et au Louvre, in La Revue du Louvre n°6, année 1963, p. 269 à 282.
- POMME de MIRIMONDE Albert, Le langage secret de certains tableaux du musée du Louvre, RMN, Paris, 1984.
- PRIEUR Jean, Les symbolisme universels, Ed. Fernand Lanore, Paris, 1989.
- REAU Louis, Iconographie de l'art chrétien, Tome I Généralités, p. 72-73 et p. 132-135 ; Tome II Iconographie de la Bible, 2. Nouveau Testament, pp. 100 - 102, PUF, Paris, 1957.
"Rose - Rosa - Rosae", Catalogue d'exposition, musée International de la Parfumerie, Grasse, 1991.
- STERLING Charles, La nature morte de l'Antiquité au XXme siècle, Macula, Paris, 1985.

TAPEE Alain, DELEND A Odile & Collab., Symbolisme et botanique, le sens caché des fleurs dans la peinture au XVII^e siècle, Catalogue d'exposition, musée des Beaux-Arts, Caen, 1987 (réed.1989).